

Trois livres de femmes, trois cris du corps... au risque de lasser.

PAR CLAUDE ARNAUD



Eve Ensler

Si Colette et Anaïs Nin disaient volontiers leurs désirs, c'étaient plutôt les hommes qui, jusque-là, faisaient état de leur anatomie. De « Mon corps et moi » de Crevel,

ché

constat désespéré de divorce paru en 1926, au « Lui et moi » de Moravia (1971), avoué de soumission à un membre tyranique, ils exhibaient leurs obsessions comme autant de trophées, souvent plus douloureux qu'on le dit, Phillip Roth faisant même de son pénis une figure maléfique du double.

Désormais les femmes concourent. Portées par le déclin du mâle et l'irrésistible vague du « Me, myself and I », elles publient des ouvrages aux titres éloquentes : « Entrailles », « Monologues du vagin », « Corps de femme ». Ce n'est plus la conscience qui s'y exprime, comme elle en avait pris l'habitude entre Joyce et Sarraute, après le premier monologue intérieur de Dujardin ; c'est le corps lui-même qui prend le micro, pour cla-

mer son droit à la vie.

Ainsi des « Monologues du vagin », recueillis auprès de centaines de femmes à travers les Etats-Unis, impatientes de faire parler un organe plutôt discret jusque-là – « le triangle des Bermudes », dit Eve Ensler. Tantôt c'est la douleur des milliers de Bosniaques violées, tantôt l'angoisse euphorique qui accompagna les premiers sangs, la joie de la manualisation ou la violence salvatrice de l'accouchement. Des « parleuses » d'abord pudiques, encouragées à nommer, exposer et magnifier un sexe jusque-là réduit à des termes infantilisants : « le petit coin, le mistigri, le qui-qui », – pour en faire cet « unique, magnifique et merveilleux vagin » tout à la fois « coquillage, fleur et destin », d'où la vie procède.

Si, aux Etats-Unis, l'aveu libère, surtout quand il est public, cette avalanche de *come-out*

paraît pourtant impuissante à combattre ici la lassitude érotique qui gagne. Comme si le grand secret soufflé par Freud commençait, à force d'être disséqué aux rayons X, à perdre de son aura et de sa substance – le besoin de transpa-



Lauren Conti

rence, sensible en politique et en architecture, frappant aussi le corps.

Sans doute la tendance nationale à la désolation joue-t-elle. On n'imagine nulle part ailleurs une Fanny, l'héroïne d'« Entrailles », petite-fille de pédophile et nièce de suicidée, née d'un père accoucheur mort prématurément et d'une mère régressive qui l'allaita encore à 33 ans. Ayant subi la « totale » après un viol en famille et deux fausses couches, cette boulimique de 92 kilos compense à coups de crèmes glacées et de 5 à 7 avec des réparateurs télé – en rêvant obsessionnellement de bébés. Fanny finira par enlever un nourrisson après avoir baptisé du nom de son père un chien : ce n'est plus l'anti-Œdipe, c'est l'œdipémie.

Par endroits poignante, cette lutte contre une génitrice haïe cumule trop de catastrophes pour convaincre. Du moins témoigne-t-elle d'une certaine infantilisation stylistique – on lit ces malheurs de Fanny comme on mangerait du Nutella salé – au

service du naturalisme dominant. Autoséquestrée par crainte de l'hôpital psychiatrique puis de la prison, cette éternelle teen-ager pourrait bien incarner le stade final de l'autarcie narcissique, ultime refuge fœtal au cœur d'un monde déréalisé.

UN DERNIER SANCTUAIRE

C'est donc son corps qu'on explore, dans cette littérature non plus d'évasion mais d'invasion. Militante et quasi optimiste aux Etats-Unis, déjà plus nombriliste et dépressive ici, où l'on se gratte jusqu'au sang, selon le théorème du marteau ; moins écrite que clamée, à la façon du *sprech-gesang* berlinois ; d'autant plus malheureuse que, même si l'on accable par routine la société, c'est soi qu'on soupçonne d'infériorité aux modèles publicitaires – ou d'anorexie sexuelle. Comme si, à l'inverse d'une science toujours en quête de nouveaux espaces, la littérature n'avait plus, après avoir élaboré des mythes et construit des sociétés, qu'à explorer de façon endosco-



Alina Reyes

pique le corps, dernier sanctuaire de nos valeurs. ■

« Monologues du vagin », d'Eve Ensler (Balland, « Rayon Gay », 127 pages, 79 F) ;

« Entrailles », de Lauren Conti (Seuil, 237 pages, 89 F) ;

« Corps de femmes », d'Alina Reyes (Zulma, 134 pages, 49 F).

Alina Reyes

Dans ce concert organique, elle ferait presque figure de rossignol. Nourrie au lait des années 70, l'inspiratrice du « Boucher » parle encore des hommes avec gourmandise et en termes choisis. Plus vitaliste que révolutionnaire, sa façon d'aimer le plaisir est rafraîchissante. Du même auteur, « Moha m'aime » (Gallimard, 118 pages, 75 F).

23/07/1999